

# CE QU'EN DIT JAMES

## Du même auteur

Atteinte à la mémoire des morts

*Robert Laffont, 1987*

Les Chagrins d'éternité

*Robert Laffont, 1988*

La Capitane

*Seuil, 1990*

Gratin

*Jean-Claude Lattès, 1993*

Les Schneider, Le Creusot

*Fayard, 1995*

Les Secrets d'Illan :  
d'après les tableaux de Paul Cézanne

*Calmann-Lévy, 1995*

Le Corps principal

*Albin Michel, 1997*

Fortune de mère

*Fayard, 2001*

*DOMINIQUE SCHNEIDRE*

# CE QU'EN DIT JAMES

roman

*ÉDITIONS DU SEUIL*  
*27, rue Jacob, Paris VI<sup>e</sup>*

ISBN 978-2-02-089629-0

© ÉDITIONS DU SEUIL, FÉVRIER 2007

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.seuil.com](http://www.seuil.com)

Extrait de la publication

*En mémoire de ma grand-mère, Louise Guesde, originale, drôle, libre et cultivée, mais aussi fauchée que diabétique, qui vécut plusieurs hivers dans le Midi sans chauffage, car, le jour où elle eut enfin économisé de quoi s'acheter le radiateur repéré depuis longtemps dans une vitrine, elle croisa sur son chemin un chapeau qui valait à peu près le même prix.*

*Et pour Jeannie.*



## Remerciements

Je tiens à remercier le professeur Michael Edwards, dont j'ai pillé et grappillé les cours du Collège de France au petit et au grand bonheur.





## Septembre

Je n'aimais éperdument plus personne. J'avais soixante-dix ans et j'avais été coquette. On m'avait trompée, je m'étais fâchée, on m'avait quittée. On m'avait regrettée et on était revenu. J'étais coquette, j'avais fait de même, on m'avait pardonné. Ainsi avais-je vécu la plus belle partie de ma vie, celle où l'on se croit malheureux. Aucun homme ne semblait plus avoir de projets sur ma personne et je me sentais, partant, des plus sereines. Du moins trois cent cinquante jours par an...

– Non. N'insistez pas, dis-je à Vivant Denon. Ne vous en déplaise, je ne continuerai pas sur ce ton-là !

De soixante-dix ans, je passerai à soixante et onze aux fraises, locution galvaudée par les maraîchers qui en vendent à l'année. Dois-je spécifier à la fin des garriquettes et au début des maras des bois ? J'aurai donc soixante et onze ans tout court, sans plus de poésie.

Autant dire qu'on ne s'en remet pas. D'ailleurs, à qui s'en remettrait-on ? m'étais-je demandé en arrosant tôt ce matin. La sécheresse est telle cette année que jaunissent puis meurent les plantes que j'ai vu naître et que je me prends à rêver d'être le roi des Héliotes à qui le roi des Sélénites devait verser annuellement un tribut de dix mille amphores de rosée pour avoir perdu la guerre. Pour le formuler plus simplement : le forage est à sec depuis longtemps et le prix de l'eau de ville ne permet pas d'arroser comme il faudrait.

– Tu devrais supprimer le champagne, m'avait conseillé naguère le sage Basile.

– Crois-tu que j'arrose au champagne, mon fils ? *Quelle parole a franchi la barrière de tes dents ?* Je dépense beaucoup plus en eau !

Mais l'année suivante, j'avais supprimé le champagne. Le sage Basile n'avait pas commenté. J'en garde tout de même une bouteille au frais au cas où Tchekhov déciderait de venir rendre son dernier soupir à la maison, perspective plus attrayante que de mourir à Badenweiler.

S'il faut en croire Antoine Blondin, *passé huit heures du soir, les personnages de roman ne courent pas les rues*. D'après moi, passé cinquante ans, les personnages ne courent pas les romans. Passé soixante, n'en parlons pas. Ceux qui abordent cet âge sont plus maltraités

encore que dans la vie, fous ou mourants, avarés ou atrabilaires, secondaires quoi qu'il arrive, dont les enfants subissent les vieux conflits et guettent l'héritage. Au mieux évoque-t-on leur jeunesse pour tenter d'accrocher le lecteur avec une fraîcheur périmée. Promenez-vous avec des classiques grecs, déjeunez avec Shakespeare, dînez avec Balzac ou Flaubert, soupez avec qui vous voudrez, vous n'y échapperez pas. Si les temps ont changé, c'est juste qu'on est vieux moins jeune.

– *Il faut se boutonner*, vous suggérera Arthur Schopenhauer, qui doit avoir un poste de conseiller dans un établissement du troisième âge.

Pire encore si le héros est une héroïne. À quel âge mûrit-on lorsqu'on est femme ? À l'âge où l'homme embarque une jouvencelle, convaincu que les pommes blettissent moins que les poires. *Exit* les vieux et particulièrement les vieilles ! La canne et le cercueil. *Un pied dans la tombe et la main où je peux*, disait au contraire José Maria Sert, qui ne partageait pas le point de vue d'Arthur. Il vaut mieux être un homme qu'un personnage de roman.

En fait, j'étais de fort méchante humeur depuis quelques jours. Je m'étais enfin décidée à faire venir un couvreur. La mauvaise saison allait commencer et je m'inquiétais de la lumière excessive qui passait à travers les tuiles. Le type arriva avec cet air sûr de soi que

prennent les gens qui entendent bien vous tondre et qui savent comment. Il monta sur le toit, ce qui lui permettait de me parler de haut, et me lança d'un air malveillant :

– Vous ne l'avez jamais fait nettoyer ?

– Jusque-là, il n'y avait pas de fuite... bredouillai-je pour me disculper, sachant que je mentais un peu (pas de fuite importante, voulais-je dire. Avant son arrivée, j'avais planqué les bassines installées sous les tuiles défaillantes, témoins de ma litote).

J'étais perplexe : un toit, ça se nettoie ? Pourtant, c'est en pente... La veille encore, Henry James m'avait signalé ce qu'il appelait *de nombreux symptômes d'abdication* depuis qu'il séjournait ici.

– C'est un miracle, affirma le couvreur, comme s'il trouvait que je ne l'avais pas mérité. Les rives et les faîtages sont à refaire. Quant aux tuiles, elles sont poreuses et pour beaucoup cassées ou fendues. On n'utilise plus de calendrite aujourd'hui, mais du plomb. Il faudra aussi traiter contre les termites. Il y en a plein la région... Je vous envoie le devis la semaine prochaine.

Ah vraiment, pensai-je, *homme vêtu d'impudence, chercheur de profit!* mais je ne dis rien.

– *Eh bien, bonne chance!* murmura Tolstoï.

– *Maintenant l'affaire est fichue,* lança Dostoïevski, toujours à jouer les oiseaux de malheur.

Les deux bouts à joindre s'étaient brusquement écartés. Si le montant de l'addition était proportionnel à mon impéritie, le résultat dépasserait largement mes moyens. Le fait même que la somme fût encore imprécise ajoutait à mon inquiétude ; je voulais un chiffre noir sur blanc. Mais hier, lorsque le courrier balaya mes derniers espoirs et que le devis s'avéra congru, je regrettai immédiatement mon état d'âme antérieur et cette *incertitude, ô mes délices*, que me chante souvent Apollinaire. Les occasions ne manquent pas où l'on veut savoir à tout prix : on a toujours tort.

Ma première idée fut d'appeler Basile : mon fils, il m'arrive une tuile. Mais il voudrait aussitôt payer les travaux alors qu'il venait de s'endetter pour acheter une nouvelle voiture. À qui m'adresser ? Je me trouvais bien terre à terre et, à dire vrai, mon plus grand regret était de ne pas y avoir pensé plus tôt. Les Rostov partageaient autrefois les mêmes angoisses, mais, heureusement pour eux, Nicolas avait épousé Marie Bolkonsky. *Un mariage inespéré*, commenta Proust. Je ne pouvais guère compter sur Basile pour s'embarquer une héritière...

– *Ses espérances sont inexistantes*, souligna Henry James.

– *Vous devez demander conseil à vos proches... ne comptez pas sur votre propre tête*, me dit Tchekhov.

Aussi me tournai-je vers Sophocle, homme avisé en

général. Il réfléchit quelques minutes en silence, le front posé sur la main, le coude appuyé sur le bras du fauteuil, puis il leva les yeux vers moi avec un air de doute et secoua la tête, visiblement à court d'idées. Comme j'insistai au nom de l'ancienneté de nos relations, il finit par me suggérer de faire appel au devin Tirésias, un homme assez "vieille Grèce" d'après lui, aussi insista-t-il pour que ce fût de façon fort protocolaire :

– *Ô Tirésias, me souffla-t-il, toi qui sais tout, les vérités révélables et les vérités interdites, les choses du ciel et les choses de la terre...*

– Un toit est en effet une chose du ciel et une chose de la terre, lui répondis-je, mais je n'obtins pas un sourire.

Et quand je questionnai Tirésias pour savoir si oui ou non, et surtout où et comment j'allais trouver l'argent pour réparer la toiture, il m'envoya balader :

– *C'est en vain que tu m'interroges, tu n'apprendras rien de moi.*

À son tour, Racine prit les choses en main et me recommanda Calchas, d'après Homère *de loin le meilleur des augures* :

– *Calchas si renommé*

*Qui des secrets des dieux fut toujours informé*

*Le ciel souvent lui parle. Instruit par un tel maître*

*Il sait tout ce qui fut et tout ce qui peut être.*

Mais Calchas était injoignable, occupé probablement à conseiller quelque grand de ce monde. Il ne me restait plus qu'à me rabattre sur un voyant indien dont la visite avait été annoncée à Saint-Mérule par de petites affiches placardées chez les commerçants.

Je garai la voiture derrière la poste, dans une des petites rues dérobées qui recèlent souvent des places de parking insoupçonnées des touristes, et je sonnai à la porte. On me fit entrer dans un couloir faiblement éclairé par des bougies et on m'indiqua la pièce du fond, où se trouvait le "maître" indien.

Son crâne évoquait irrésistiblement la pomme d'escalier chez ma grand-mère, et n'était ce regard noir qui me vrillait, je me serais crue retournée là-bas, dans le hall sombre du lointain de mon enfance. Dans quel roman avais-je déjà vu cette tête, ronde, lisse et basanée ? Chez Kipling probablement, ce Kipling si cher à ma grand-mère, dont elle parlait comme d'un ami. Était-elle liée avec Kipling, me demandais-je alors, prenaient-ils ensemble du darjeeling à cinq heures dans sa petite bibliothèque où brillaient quelques lampes aux abat-jour jaunes, comme des champignons qui auraient poussé entre les livres ? Attendaient-ils le coucher du soleil pour boire de l'alcool, selon la tradition de l'armée des Indes ? Je n'osais poser la question, de peur de rompre le charme. Elle m'avait appris à lire

dans *Comment naquit l'alphabet*, et quand elle me demandait :

– Où vas-tu *Mieux-Aimée* ?

Je répondais invariablement :

– *Je suis le chat qui s'en va tout seul et tous les lieux se valent pour moi.*

Ce qui peut se traduire par : ne t'inquiète pas, je reviens.

La pièce était sombre ici aussi, comme il se doit. L'homme sortit de son immobilité et tendit les mains vers moi en plissant les yeux. Une baguette d'encens, minimum exotique nécessaire, brûlait à ses côtés (cancérigène, ai-je appris depuis). Au fond de mes placards, dont je déconseille la visite, il doit en rester encore quelques-unes, inodores et poussiéreuses. Quant au gilet en bourrette de soie beige, j'avais porté le même sur la même chemise blanche sans col. C'était l'époque où il suffisait de prononcer le mot "Katmandou" pour se croire philosophe. Une voix aiguë qui se voulait prophétique sortit de la pomme d'escalier :

– Oh ! M'am ! I si e woondairrfull life ! A long life. You'll live till 89 !

– Well... and how will I look ?

– Oh, you'll look 89, M'am.

D'argent ou de ses sources, il ne fut question que pour régler la consultation, bien sûr.



– *La journée du 27 commença mal*, commenta Chateaubriand.

À marcher sur les dents d'un râteau on prend le manche dans la figure. Quand je pense qu'on paye pour ça ! Je n'ai que ce que je mérite ! Si à quatre-vingt-neuf ans j'ai l'air d'avoir quatre-vingt-neuf ans, il est probable qu'aujourd'hui je fais mon âge... Affreux usage du verbe faire, qui force à croire qu'on participe de son plein gré à cette renverse. Même les Anglais, qui abusent des verbes, sont dans ce cas précis plus discrets.

Je n'étais pas plus avancée. À peine rentrée chez moi, au lieu de raisonnablement me pencher sur les dommages conjoints de la toiture et de mes finances et leur souhaitable rétablissement, je m'installai dans le fauteuil à oreilles que j'avais acheté à la mort de Thomas Bernhard et me jetai dans *Kim*, à la recherche de ce crâne indien que Kipling m'avait promis en quelque sorte, et ne trouvai rien de tel, ni chez le vieux lama maigre aux mille rides vêtu de mille plis, ni chez Mahbub Ali à la barbe rouge et à la moustache soigneusement taillée qui fume sa pipe et se bourre de boulettes de mouton. Rien de plus dans cet ouvrage un peu plat que sont les *Souvenirs* de Kipling.

Chez quel écrivain mon voyant indien s'était-il réfugié ? N'aurais-je pas plutôt vu un homme comme celui-là dans la foule en Inde ? Pourrais-je encore aujourd'hui faire la différence entre ce que j'ai vu et ce que j'ai lu ?

Rien n'est moins sûr. Peut-être chez Arundhati Roy ? Ou chez Naipaul ? Je ne me vois pas relire Naipaul. Je ne saurais dire pourquoi. Pourquoi relit-on ou pas un bon écrivain ?

– *Tout le monde peut lire George Sand une fois... fit observer Henry James, tranquillement installé dans un rocking-chair à l'ombre, sous la véranda, les jambes, qu'il a fort longues, étendues devant lui.*

– Ses romans ? demandai-je surprise, moi qui me souviens à peine de *La Petite Fadette*.

– *Nous avons récemment tenté de les relire et nous avons trouvé cela impossible. Ils sont excellents à lire une fois, mais ils manquent de cette qualité qui fait les classiques et qui les impose.*

– Laquelle ? demandai-je, intéressée, car pour rien au monde je ne raterais les explications littéraires de James.

Parfois elles semblent un peu tarabiscotées ; il attaque souvent de biais et son bégaiement ralentit ses propos, mais dès qu'on a pris le rythme, on est subjugué.

– *On a pu dire que ce qui fait d'un livre un classique, c'est le style. Nous devrions modifier cette remarque en mettant "forme" au lieu de "style". Les romans de Mme Sand ont du style en abondance, mais ils n'ont aucune forme. Ceux de Balzac n'ont pas une once de style, mais ils ont beaucoup de forme.*

Là-dessus il se tut et prit le *Herald Tribune* qui traî-

nait sur la table basse, signe que la conversation s'arrêtait là. Avec James, il est prudent de ne pas insister. Nos relations étaient un peu tendues depuis quelques jours.

Je n'ai pas envie non plus de relire Edith Wharton, continuai-je intérieurement, mais il n'était pas question d'en parler à James, car leur amitié était ancienne. Ils s'étaient connus lorsqu'il portait encore la barbe, comme l'a dessiné Sargent, alors que je ne l'ai rencontré que plus tard, quand il ressemblait au portrait qu'en a fait Jacques-Émile Blanche, c'est-à-dire assez épaissi. Wharton est brillante, imaginative, sensible, avec un sens noir du destin et une belle écriture souple. J'avais dévoré ses romans autrefois, je ne les ai pas rouverts depuis. Est-ce parce qu'elle n'écrit pas entre les lignes ? me demandai-je dans le fauteuil à oreilles. Chez James, l'envers des personnages se promène entre les lignes, comme s'ils étaient autonomes. J'ai beau savoir que ceux entre les lignes n'aideront en rien ceux des lignes mais au contraire feront tout pour leur compliquer la vie, que ceux des lignes feindront d'ignorer leur double et camperont sur leurs positions, ou encore que, le projet à peine exposé, de minuscules fissures iront en s'élargissant jusqu'à le briser, comme une tasse fendue dans laquelle on a versé du thé trop chaud, j'éprouve chaque fois l'envie d'aller m'en assurer et de respirer quelques centaines de pages durant ce fragile et singulier parfum

de frustration. Si le sort s'acharne contre le héros, ses vœux se réalisent et s'ouvre devant lui un abîme de déceptions. James verse un nuage d'arrière-pensées dans votre breuvage, avec parcimonie et délectation, comme hésitant à en dire davantage par délicatesse, jusqu'à ce que, résigné, vous suggériez vous-même d'aller ramasser les débris de porcelaine. James trempe dans le non-dit avant d'enfiler son smoking alors que Wharton ébruite ses intentions en rajustant son chignon. N'est-ce pas plus simplement parce que James a de l'humour et que Wharton n'en a pas ? me demandai-je. Comptons sur cet humour pour rétablir l'harmonie entre nous.

Où en étais-je ? Ah oui ! Tant pis pour mon Indien et son crâne, eux aussi tomberont dans l'oubli. Pourquoi ne peut-il en être de même pour les problèmes d'argent ?

Je n'ai sur les fantaisies de ma mémoire aucun pouvoir, sauf celui de les observer. Chaque situation évoque une autre, lue quelque part, mais où ? Je m'accroche aux détails, guettant d'improbables retrouvailles. Bon nombre de vers isolés impossibles à attribuer me tournent dans la tête. Des noms, des phrases clignent, des personnages chuchotent à mon oreille. Des auteurs vivent en suspens au-dessus de ma tête, comme le monde divin sur un nuage dans les tableaux des Carrache. Quel imbécile conseille de ne jamais boire seul ? Comment boire seul ? Pas de cocktail sans Hemingway,



